



1860-1861

LA première chasse de cette saison eut lieu au bois de Pleuven.

Étaient présents presque tous nos compagnons de chasse ordinaires, et en plus, Messieurs le vicomte de Saint-Georges, le marquis de l'Angle-Beaumont et Sorbiati. Ces deux derniers, qui jouaient toujours ensemble en partie, avaient sur la trompe le plus merveilleux talent ; les bonnes trompes ne manquaient pas du reste. Mon frère, une des meilleures trompes de France, de Madec, nos quatre piqueux, et bien d'autres.

Le rapport, à notre arrivée à Pleuven, fut désastreux : pas de loups. Le temps était, du reste, absolument sec depuis longtemps, quoiqu'on fût à la fin d'octobre.

Le propriétaire, qui habitait un cottage à côté du bois, assurait absolument qu'il y avait des louvarts ; ajoutant qu'il les entendait hurler toutes les nuits.

Devant cette affirmation, je demandais s'il n'y avait pas au milieu d'une des plus grandes enceintes une source ; sachant d'ailleurs que les loups peuvent rester facilement, après s'être bien repus, huit jours sans manger. Il y avait là une chance que je voyais sérieuse, quand on me dit qu'en effet il y avait une source dans la plus grande parcelle et la plus fourrée. C'était bien, en effet, dans cette direction qu'on les entendait hurler.

Instruit par l'expérience que dans l'embaras, quand on a de bons chiens, il faut les laisser faire, parce qu'ils sont

souvent plus malins que nous, je donne l'ordre de découpler les cinquante chiens ensemble et de sonner immédiatement les trôlers.

Quelques minutes après nous entendions un lancer presque sans rapproché, puis trois chasses ; je n'hésite pas, et sans voir, je sonne le louvart, fanfare répétée immédiatement par toutes les trompes. Je connaissais mes chiens et je n'avais aucun doute ; l'attaque était ardente, donc des loups. Division immédiate de la meute : les louvarts.

Je ne m'étais pas trompé, et une heure après, en débucher, je galopais à côté d'un louvart accompagné de onze chiens, dont *Lucifer II*, et cinq de ses frères. Les douze animaux formaient groupe en filant d'un train qui ne pouvait permettre au loup de continuer. Il s'accule bientôt dans l'angle de deux fossés, et ainsi protégé, il fait tête bravement.

Je descends de cheval et je m'avance, la dague à la main droite, la trompe pavillon en avant à la main gauche. J'étais encore à quatre mètres de lui, lorsque je fus chargé subitement ; ma riposte fut aussi prompte que la pensée. En même temps que ma trompe m'évitait une grave morsure probable, mon coup de dague arrivait dans le crâne, où il pénétrait de quatre centimètres. Je pus maintenir ainsi le loup. Une souche était derrière et je n'eus qu'à pousser très fortement pour traverser la tête ; ma dague sortait de deux centimètres de l'autre côté.

Dans ces conditions je crus pouvoir lacher mon couteau de chasse, mais le loup se releva et put faire encore une quinzaine de pas avant d'être mis bas par les chiens. Sa mort n'eut lieu que lorsque je pus enfin retirer ma dague et faire pénétrer ainsi l'air dans la blessure.

Pendant ce temps-là, trente-deux chiens prenaient un autre louvart, et sept chiens maintenaient la voie du troisième.

Bientôt mes onze chiens libres étaient ralliés sur cette chasse, et peu après je voyais arriver au galop un groupe de cavaliers, suivis des trente-deux chiens de la deuxième chasse.

Voilà enfin toute la meute réunie; quel entrain, quelle vitesse, quelle musique entraînant; tout le monde suit, toutes les trompes sonnent; le louvart est bien vigoureux, il tient, mais toute résistance est impossible, et il faut tomber épuisé devant la meute qui le couvre aussitôt. Quelle belle fin de chasse! Le marquis de l'Angle, mon frère et Sorbiati sonnent en partie, c'est admirable, les autres répondent.

Après cette chasse, les autres déplacements eurent lieu comme d'habitude, avec mes compagnons ordinaires, et on

finit à Braspart. Pour notre premier jour nous eûmes un temps tel que les chevaux se couchaient par terre, et nez en terre, sous la force de la pluie, du vent et de la grêle, nous nous couchions, nous-mêmes, sur l'encolure de nos chevaux.

J'avais fait découpler les chiens d'attaque seulement, qui lancèrent la vieille louve; impossible d'entendre et de rallier; dans ces conditions je sonnais la retraite et donnais l'ordre de rentrer les chiens.

Le lendemain, même temps: sauve qui peut général. Je reste le dernier, mais convaincu enfin que la tempête allait durer. Je laisse mes chevaux de chasse et l'équipage, et je pars avec ma voiture pour rentrer chez moi et revenir trois jours après.

Mes piqueux me firent, à mon retour, un rapport excellent. Les loups ne fréquentaient ni les bois divers, ni la forêt du Cranou, et habitaient les landes de

Sizun, qui ont plus de vingt kilomètres de diamètre.

C'était ce que je voulais, découpler toute la meute sur une voie de la nuit, et lancer n'importe où après un long mais rapide rapproché.

Après mon dîner je reçus une supplique. On me savait seul, et les chasseurs de Braspart m'offraient leur concours; je répondis que devant attaquer à plus de seize kilomètres dans la montagne et ne sachant pas du tout encore de quel côté, il m'était impossible de donner un rendez-vous. On me dit après que, dans ces conditions, ils prédisaient pour moi un insuccès complet.

Le lendemain, je devais monter *Eclipse*, admirable jument de pur sang, que j'avais achetée très jeune, et dressée moi-même. Au début, elle avait été presque indomptable, et personne que moi n'a jamais pu la monter; mais j'étais arrivé

avec elle à un dressage inouï. Elle m'obéissait au commandement; me suivait comme un chien, s'arrêtait à la parole quand elle était lancée à toute vitesse.

Quand un obstacle, rivière ou fossé était par trop difficile, je descendais, elle passait immédiatement sur ordre et m'attendait de l'autre côté. J'étais arrivé à ce beau résultat avec des coups de cravache octroyés généreusement à chaque faute, mais avec une justice parfaite, alternés avec du sucre et des caresses, quand on avait obéi immédiatement.

J'avais mis trois semaines avant de pouvoir me mettre en selle. J'avais tracé dans ma cour un petit rectangle de un mètre sur deux; c'était tout ce qu'il fallait pour placer la jument.

Les premiers jours deux hommes étaient nécessaires pour la maintenir quand elle sortait de l'écurie; elle se défendait par tous les moyens possibles.

Au bout de quelques jours, quand elle était sellée et bridée je la faisais sortir seul, sucre en mains, et aucun témoin ne restait pour distraire la jument.

Je la conduisais au milieu de son tracé et la comédie commençait ; il fallait rester là sans être tenue, ne pas bouger, laisser mettre le pied à l'étrier, puis peser dessus, enfin s'enlever, se mettre en selle, redescendre, remonter, sonner de la trompe, tirer des coups de pistolet, claquer du fouet, enrouler même la mèche autour de ses jambes ; le sucre et la cravache l'avaient enfin mâtée. Mais elle ne connaissait que ma parole et n'obéissait qu'à moi. Deux fois je l'ai laissé monter et il y a eu deux très graves accidents.

Je viens de parler tout à l'heure de la mèche enroulée autour des jambes, c'est une partie indispensable du dressage, et le cheval de chasse doit comprendre que

les coups de fouet ne sont pas pour lui.

Tous ceux qui ont chassé réellement à courre savent parfaitement que pour créancer des chiens, il faut le fouet d'abord, un bon cheval ensuite. Le chien de meute, jeune, ne s'arrêtera pas au commandement et prendra change à l'occasion s'il n'a affaire qu'à un homme à pied, mais quand il a été roulé par le fouet énergique d'un cavalier au galop, qui, après l'arrêt, le roule encore plusieurs fois à coups de fouet, il se rappelle, et du plus loin qu'il entend l'ordre ou voit le geste d'un veneur, il s'arrête et ne bouge plus.

Je reviens à *Eclipse* : cette bête hors ligne, sans être touchée de l'éperon, je n'en portais pas pour elle, n'a jamais refusé un obstacle à sauter de volée, et lorsqu'il fallait seulement passer, il suffisait de la prévenir de la parole. Avec

elle, dans notre pays si difficile, on pouvait serrer la chasse de très près.

Le *Jéricho*, du baron de Bastard, et *Eclipse*, montaient et descendaient les escaliers dans la perfection, souvent à l'ébahissement profond des spectateurs.

Ces détails sur ma jument étaient nécessaires pour faire comprendre ce qu'on pouvait faire avec elle ; ce que mes lecteurs verront encore mieux par le récit qui va suivre.

Un de mes piqueux partit à minuit et moi à quatre heures du matin avec tout le reste de l'équipage. A sept heures, nous avons rejoint le valet de limier et tout le monde put manger le déjeuner que portaient les chevaux.

Il y avait une voie de loup, on découple, on rapproche sur un espace de huit kilomètres, puis on lance ; mais la meute se divise bientôt. Nous nous partageons, et je suis seul une chasse de quinze

chiens, qui me mène au grand ruisseau bordant la forêt du Cranou. Le loup est couvert par les chiens et ne peut en sortir : hallali ! Des cultivateurs, attirés par le bruit, arrivent, je me nomme, et ils me promettent d'envoyer ce loup au bourg de Quimerch.

Je retourne dans la direction des landes en suivant les sentiers. J'entends enfin un appel lointain, je réponds et mon premier piqueur me rejoint, il a douze chiens, et un loup sur sa selle.

Nous attendons en sonnant un appel de temps en temps, on nous répond bientôt. C'est le deuxième piqueur avec le reste de la meute, il a aussi un loup sur sa selle ; nous croisons une charrette de cultivateurs, on leur donne les deux loups avec ordre de les envoyer au bourg de Quimerch.

Nous sommes réunis, il faut chercher le quatrième loup. Nos admirables rap-

procheurs ne nous font pas défaut, et après un rapproché de douze kilomètres, nous entendons le quatrième lancé.

Toute la meute est réunie et le train en plaine est fantastique ; nous ne perdons guère les chiens de vue, et nous empêchons, en coupant dessus, l'animal d'entrer en forêt du Cranou ; il gagne un peu sur les chiens dans la traversée du bois de Garzylin, mais au débouché il est encore en plaine et nous allons le prendre dans un jardin du petit port du Faou.

Tout était fini, mais la nuit venait et la retraite était bien longue. Je laisse hommes, chevaux et chiens venir au pas, puis prendre la charrette pour porter les quatre loups et je pars au galop sur mon infatigable jument.

Les chasseurs de Braspart étaient réunis à neuf heures du soir à l'hôtel, pressés d'avoir des nouvelles. En entendant le bruit de ce rapide galop, remontant la

longue rue qui conduit à la place, dont l'hôtel fait le fond, ils se précipitèrent tous pour savoir le résultat.

Ils n'en revenaient pas, quand je dis : les quatre loups sont forcés et ils seront ici à une heure du matin avec l'équipage.

Ceux qui n'ont pas réellement chassé à courre ne se doutent pas de ce que l'on peut faire avec certains chiens.

Tant que j'ai chassé, j'ai toujours fait nourrir, par an, quarante-cinq à cinquante élèves, dispersés dans des fermes, et j'ai pu ainsi choisir mes remontes dans ce qu'il y avait de plus solide et de plus beau ; réformant, d'ailleurs, tous les chiens qui ne pouvaient plus se maintenir en meute et qui servaient alors à former d'autres équipages, à mettre dans la voie du loup et du sanglier.

Tous mes chiens en chasse, à la fin comme au début de la journée, devaient toujours former un groupe unique.